

I

Nouveau départ

Mais alors, qu'est-ce qui pousse le présent
à s'écouler vers le futur
(à moins que ce ne soit le futur qui vienne vers nous)?

Étienne Klein,
Les tactiques de Chronos

Je suis arrivé à Mirror Lake au milieu du mois de mai, un peu après les hirondelles et les lilas, en cette période de l'année où les banlieues ressortent leurs nains de jardin, leurs chérubins pisseurs et leurs adolescentes à demi nues, toutes horreurs ou tentations dont je n'aurais pas à supporter la vue dans le paradis qui m'attendait.

J'avais roulé vitres ouvertes sur environ deux cent cinquante milles en chantant à tue-tête les plus grands succès de mon palmarès, de *Walk on the Wild Side* à *Car Wheels on a Gravel Road*, de Lou Reed à Lucinda Williams en passant par le grand Brel, Johnny Cash et Robert Charlebois, les yeux éblouis par la luminosité des feuillages encore tendres, le visage crispé par la fraîcheur du vent charriant la persistante odeur d'humus montant des sous-bois humides. Je n'aurais pu choisir meilleur moment pour entamer cette étape de mon existence que j'entrevois ni plus ni moins comme une résurrection après le calvaire qu'avaient été les dernières années passées parmi ceux qu'il me fallait bien appeler mes semblables. J'étais à ce point dévasté par la compagnie des hommes que j'enviais presque le sort de Grégoire Samsa, le malheureux que Franz Kafka avait transformé en coquerelle ou autre répugnant insecte sans lui demander son avis. À Mirror Lake, je n'aurais nul besoin de me métamorphoser en bestiole pour me sentir vivant et pourrais

enfin me reposer, loin du bruit et de l'agitation d'une époque où j'avais l'impression de vivre en perpétuel état d'apnée.

Dès que je suis sorti de la voiture, je me suis remis à respirer et j'ai su que j'étais enfin chez moi, mots n'ayant jusqu'alors représenté dans mon esprit que l'expression d'un rêve que je n'aurais jamais la possibilité d'atteindre, et voilà que le rêve prenait forme sur les rives d'un lac qui m'attendait, impassible, depuis que les ruisseaux avaient creusé leur nid dans les montagnes pour s'y déverser. On est chez nous, Jeff, ai-je murmuré à l'intention du grand chien jaune qui avait déjà compris qu'on était arrivés à destination, qu'on avait trouvé notre place dans ce monde absurde, lui et moi, et qui courait dans tous les sens, excité par la luxuriance d'odeurs nouvelles, le parfum âcre de la terre trempée, qui allait boire une lampée dans le lac, venait me remercier en frappant sa grosse tête contre mes cuisses, puis retournait enfouir sa truffe dans un buisson ou un tas de feuilles pourries.

J'étais enfin chez moi et j'étais enfin libre, autre mot dont je n'avais jamais cru qu'il puisse avoir à mes oreilles une résonance ne le reléguant pas immédiatement dans le champ des pures abstractions. Free, free, free, ont répondu les montagnes au cri qui a spontanément surgi de mon ventre, puis je me suis mis à fredonner *Blowin' in the Wind*, de Bob Dylan, qui m'est venu aux lèvres sans que j'y pense, comme toutes les choses vraies : j'ai froid, j'ai faim, j'ai mal. « How many years can some people exist, before they're allowed to be free? » ai-je nasillé en pensant au nombre d'années qu'il m'avait fallu pour comprendre que la véritable liberté d'un homme consiste à ne pas se trahir, et je me suis demandé si je vivrais assez vieux pour me pardonner ma bêtise. « The answer, my friend, is blowin' in the wind », m'a répondu Dylan, puis le vent s'est levé, a fait frissonner le lac, s'entrechoquer les chimes suspendus sur la galerie du chalet d'en face, un huard a lancé ce qu'on appelle une tyrolienne, soit

une plainte suivie d'un long cri ondulant, tourloulou, tourloulou, j'avais lu ça dans un livre, et j'ai fermé les yeux en essayant une larme qui avait réussi à franchir les barrages que j'avais depuis longtemps érigés contre les pleurs. La petite musique de *Für Alina* s'est alors avancée sur le lac, belle à hurler, pour m'annoncer que ma traversée du désert tirait à sa fin.

Si je n'avais eu peur de briser la joie de Jeff, je me serais effondré, j'aurais laissé Alina emporter les digues et j'aurais regardé mes larmes se noyer dans le lac après s'être ouvert une petite rigole dans le sable, juste assez sinueuse pour qu'on devine qu'elles étaient sérieuses. Ne voulant pas infliger à Jeff la déroutante manifestation de ma propre joie, je me suis secoué et j'ai crié hurry up, Jeff, mais Jeff n'avait pas besoin de ça pour se grouiller et il n'allait pas m'aider, de toute façon, à décharger la voiture. Il a à peine levé une oreille dans ma direction puis s'est concentré sur le crapaud qui n'avait probablement jamais vu de chien de sa vie et se demandait s'il ne devait pas déménager dans une swamp en Caroline du Sud. Je le comprenais, ce crapaud, mais je n'allais pas retourner en ville rien que pour lui faire plaisir. Chacun son tour de souffrir. Je lui ai conseillé de se pousser discrètement, you'd better scarper, frog, et me suis dirigé vers la voiture.

Le chalet étant meublé, je n'avais apporté que l'essentiel, quelques boîtes de livres, des vêtements, de la nourriture, une caisse de bière et quatre bouteilles de bourbon qui me permettraient de tenir le premier mois. La bière, ça faisait partie de mes habitudes alimentaires. Le bourbon, c'était une histoire de nostalgie. Je buvais cet alcool depuis ma tendre vingtaine à la mémoire de Ned Beaumont, l'un des héros de Dashiell Hammett que j'avais découvert en même temps que les nuits américaines du cinéma. Quand je m'étais rendu compte que la moitié des privés de la Série noire se défonçaient au bourbon, c'était devenu une affaire de mélancolie, parce que j'aurais voulu

être l'un de ces personnages qui cuvent la misère du monde dans les bars crasseux de New York, Los Angeles ou Chicago, là où la nuit américaine a définitivement installé ses quartiers. J'ai fait un clin d'œil à Ned, qui ne se trouvait jamais loin quand une odeur d'alcool me montait aux narines, et j'ai emporté le sac de bouteilles dans le chalet avec ma vieille valise de cuir bouilli en gueulant *Freedom*, de Richie Havens, pour que la mélancolie ne prenne pas le dessus. Ne connaissant d'autres paroles de cette chanson que le « freedom, freedom, freedom... » ayant soulevé Woodstock et la jeunesse perdue dont je faisais partie à l'époque, je me suis vite lassé et suis revenu à Dylan, dont certaines chansons s'incrument dans votre mémoire ainsi que le font les prières, empreintes d'un soupçon de regret pour cette époque où vous aviez la foi.

En début de soirée, j'avais à peu près fini de m'installer et je suis sorti sur la galerie avec une bière et une pizza surgelée, repas traditionnel des jours de déménagement, auquel Jeff aurait également droit, puisque c'était notre fête, le premier jour de notre nouvelle vie. De l'autre côté du lac, les chimes chantaient toujours, le huard qui m'avait accueilli saluait le crépuscule, accompagné d'un merle d'Amérique qui turlutait près du chalet, le soleil baissait doucement, le lac se teintait des lueurs du couchant : l'heure était parfaite. J'aurais voulu trouver les paroles aptes à décrire la douceur de ce moment, formuler quelque phrase inoubliable à la gloire de cette splendeur, mais les seuls mots qui me venaient à l'esprit étaient d'une simplicité inouïe. Maudit que c'est beau, ai-je murmuré en me calant confortablement dans ma chaise. Je n'avais rien à ajouter, c'était ça, c'était beau, on était chez nous. Puis, au chant du merle, du huard et des chimes, s'est ajouté le grincement d'une chaloupe qu'on glisse sur le sable, et j'ai vu mon voisin d'en face monter dans son embarcation. Quelques secondes plus tard, se conjuguaient au bruit ambiant celui apaisant d'une rame

incisant la surface claire du lac, pendant que la petite chaloupe verte s'avancait lentement sur l'eau striée de rose, image idyllique qui aurait pu figurer sur une carte postale, dans un guide touristique ou sur un vieux calendrier jauni, comme ceux qu'on voit épinglés sur les murs sales des postes d'essence et que personne n'a song à remplacer, malgré qu'ils datent de la guerre de 39 ou des années d'effervescence ayant suivi cette guerre, parce que le temps n'a pas d'âge et qu'il en est des images immortelles comme des premières amours, elles ne s'effacent pas. mu par la pureté du tableau qui s'offrait à moi, j'ai répété maudit que c'est beau en avalant une lente gorgée de bière, dont j'ai laissé les saveurs imprégner mon palais et avec laquelle je me suis étouffé quand j'ai constaté que la frle embarcation se dirigeait droit vers nous et que l'homme qui l'occupait, coiffé d'une casquette du même vert que sa chaloupe, levait la main dans notre direction, en guise de salut.

Baptême, ai-je couin en cherchant mon souffle, juron que je n'utilise que quand l'heure est grave et que se lève un vent de catastrophe : les voisins qui débarquent. Si j'avais été aussi sauvage que le monde dans lequel nous vivons, j'aurais été chercher une kalachnikov et j'aurais réglé a tout de suite, mais outre que je ne possédais pas d'arme, je n'aimais pas le sang, sous quelque forme que ce soit, boudin, perle laissée sur la peau par une seringue ou une dent de vampire, croûte séchée au milieu d'un genou, petite rigole dégoulinant sur un front se refroidissant. Je détestais a. J'ai furtivement pensé à l'étranglement mais, le temps que je mette la main sur une corde, l'assaillant aurait envahi le territoire et y aurait planté son drapeau, ce qu'il allait faire de toute façon, mais ça, je ne le savais pas encore. On est cuits, ai-je chuchoté à l'oreille de Jeff lorsqu'un nouveau grincement s'est répercuté contre les montagnes, signe que l'ennemi venait de toucher terre, mais Jeff étant non seulement un chien pacifiste, mais un chien

pacifiste qui a tendance à devenir un peu tarte quand il a bu, il s'est précipité sur la plage en battant de la queue pour accueillir notre visiteur avec force aboiements de joie. Good dog, s'est écrié l'autre abruti qui débarquait de sa chaloupe en soufflant comme un phoque. Fuck, a-t-il d'ailleurs ajouté en mettant sa grosse bottine dans l'eau, et le sort en était jeté, l'invasion des barbares avait commencé.

Quelques instants plus tard, l'homme qui venait de souiller la virginité que j'avais un peu trop rapidement attribuée à Mirror Lake montait sur ma galerie sans y avoir été invité, porté par la jovialité du simple, qui ne voit pas que le monde est un lieu de supplices et qu'il est l'un des principaux éléments alimentant le feu de cet enfer. Hi, I'm your new neighbor, a-t-il lancé sur un ton enjoué, comme si je ne le savais pas, comme si je n'avais pas assez vécu pour connaître les multiples visages que peut emprunter la calamité, puis il a rectifié en disant qu'en fait, ce n'était pas lui, le nouveau voisin, mais moi, ce qui l'a entraîné dans un interminable discours sur l'antériorité, la postériorité, la poule, l'œuf et le coq. Le coq ! qu'on oublie toujours dans cette histoire d'antériorité et de postériorité, puis il est revenu sur l'importance de s'exprimer clairement, m'a même cité Boileau, le con, puis Wittgenstein : « Tout ce qui se laisse exprimer se laisse clairement exprimer. » Tout ça pour m'apprendre que c'était moi, le nouveau voisin.

Dans un certain sens, il avait raison, sauf que si l'on s'attachait à la nouveauté en tant que telle, à l'essence de la nouveauté, il était aussi nouveau pour moi que je ne l'étais pour lui. Sur la base de cet argument, on pouvait déduire qu'il y avait deux nouveaux voisins autour du lac, un qui se trouvait là avant et un qui ne s'y trouvait pas, un qui semblait heureux de son caractère de nouveauté et un qui aurait préféré n'être rien, retourner à l'état larvaire ou redécouvrir l'innocence du spermatozoïde, un qui se croyait le droit de débarquer sans

prévenir pour se lancer dans une analyse logique et un autre qui, tout à coup, avait mal à la tête.

Il a dû remarquer que je n'étais pas dans les dispositions idéales pour discuter, car il a conclu avec un never mind, you're here, I'm here se voulant amical, mais qui m'a fait l'effet d'une condamnation à perpétuité. Bob Winslow, a-t-il enchaîné en me tendant la main. Robert Moreau, ai-je répondu à contrecœur en lui présentant la mienne. Si j'avais eu la présence d'esprit nécessaire, j'aurais gardé les mains dans mes poches et lui aurais dit que j'étais amputé de la droite, que j'avais une maladie contagieuse ou que j'étais le petit-fils de Howard Hughes et souffrais de manière atavique de sa phobie des microbes. Le temps que cette idée me vienne, il était trop tard, les germes de Bob Winslow me gambadaient sur la main et s'aventuraient allègrement sur mon avant-bras. Voyant que je demeurais silencieux et qu'un léger malaise allait s'installer, Bob Winslow y est allé d'un hum-hum, d'un reniflement, puis d'un so, do you like this place?

Que répondre à une telle question quand celui qui la pose n'est autre que le vandale, le profanateur qui vient de détruire l'illusion que vous entreteniez puérilement quant à la survivance de quelques havres de paix sur cette planète surpeuplée? I liked it, ai-je répondu un peu sèchement, et Winslow, qui n'était pas si con que ça et savait conjuguer ses verbes, a compris que je n'étais pas très liant. Il m'a quand même souhaité la bienvenue, welcome to Mirror Lake, stranger, puis m'a gratifié d'un clin d'œil gouailleur, je ne trouve pas d'autre qualificatif, avant de se diriger vers le lac en chantonnant see you soon, racoon, sentence confirmant la condamnation à mort qu'il avait déjà prononcée. Au moment où il rembarquait dans sa chaloupe et que Jeff le resalvait avec force aboiements de joie, ce crétin a cru bon de poursuivre sa comptine en me criant avec une franche goguenardise see you later, alligator!

See you later, alligator... Exactement ce dont j'avais besoin pour qu'un radieux sourire détende mon visage crispé et illumine cette resplendissante fin de journée, puis je me suis rendu compte que la nuit tombait et que j'avais raté mon premier coucher de soleil sur les eaux paisibles de Mirror Lake, ce qui ne m'en a fait détester Bob Winslow que davantage. Je suis tout de même resté dehors pour admirer le pan de ciel bleu foncé et étrangement lumineux subsistant derrière les montagnes, mais que la nuit allait rapidement obscurcir, pendant que la chaloupe de Bob Winslow, petite tache noire au sein de la pénombre, s'avavançait calmement sur la surface huileuse de Mirror Lake, d'où s'est élevé un see you in a while, crocodile, au moment où la petite tache était bouffée par les ténèbres. Dile, dile, dile, a répondu la voix enchantresse des montagnes, ce à quoi j'ai brillamment rétorqué compte pas sur moi, face de rat, et autres perles de versification spontanée que j'aurais notées si j'avais eu un calepin. Puis, Winslow ayant enlevé à mon humeur toute possibilité de devenir autre chose que massacrate, j'ai hélé Jeff pour lui signifier qu'on rentrait.

C'est cette nuit-là, à mon plus grand désarroi, que Humpty Dumpty est apparu à Mirror Lake. J'avais souffert dans mon enfance d'une névrose jusqu'alors inconnue, le syndrome Humpty Dumpty, forme de paranoïa qui m'avait amené à développer une aversion sans bornes pour ce personnage qui me semblait ni plus ni moins l'archétype de la bêtise. Je suis d'ailleurs persuadé que l'expression tête d'œuf doit être associée à la navrante histoire de cet œuf suicidaire et bilieux dont ma mère me racontait parfois les trépidantes aventures pour m'endormir, ignorant que ce ne sont ni les leçons ni la poésie de Lewis Carroll que je retenais, mais l'incommensurable fatuité de ce gros tas de jaune qui débitait des conneries à Alice. Puis mon aversion s'était transformée en obsession et je m'étais mis

à faire des cauchemars dans lesquels Humpty Dumpty tenait le rôle principal chaque fois qu'une nouvelle contrariété venait m'apprendre que la vie n'était pas cette prairie verdoyante où les belles filles embrassaient des crapauds. Ça avait duré quelques années, puis Humpty Dumpty s'était effacé au profit de Godzilla, Goldorak et Frankenstein, que je confondais comme tout le monde avec sa créature, jusqu'à ce que mes hantises prennent des formes plus humaines, c'est-à-dire plus proches de ce à quoi il nous faut associer le malheur, quel qu'il soit.

Cette nuit-là, cependant, une brèche s'est ouverte dans le recoin fangeux de mon subconscient où le monstre se tenait tapi, et Humpty Dumpty a regagné sa place dans le paysage tourmenté de mes rêves sous les traits de Bob Winslow, dont l'ovoïde physionomie se prêtait parfaitement à l'interprétation d'un tel rôle. Il était assis sur le mur de Humpty Dumpty, contre lequel il frappait rythmiquement ses pattes maigri-chonnes en récitant dans un style ampoulé le discours qu'il m'avait tenu le soir même, avec quelques variantes, à propos de l'ordre d'apparition et du degré de vérité des divers éléments constituant un ensemble. « La proposition est l'expression de l'accord et du désaccord avec les possibilités de vérité des propositions élémentaires », répétait-il en se grattant le ventre, qu'il avait à côté du front, et moi, agenouillé au pied du mur, je priaï silencieusement pour que Godzilla apparaisse en arrière-plan, la gueule écumante, et qu'il écrabouille cette enflure d'un coup de talon irréversible.

Je me suis réveillé en sueur aux petites heures, alors que les premiers rayons du soleil filtraient à travers les arbres, pour apercevoir dans le miroir de la commode la face blême d'un homme dont les cauchemars d'enfance venaient de tuer les derniers rêves. Baptême, ai-je murmuré, mais les montagnes ne m'ont pas répondu, les montagnes ne répondent qu'aux cris, comme les gens qui font semblant d'être sourds. Seul

mon reflet, qui tentait de se refaire une coiffure, a répété après moi, prouvant que la vitesse du son est inférieure à celle de la lumière. Baptême, a-t-il murmuré, puis il est sorti côté cour pendant que je me dirigeais vers la salle de bain en me disant que, tout compte fait, la liberté d'un homme ne pouvait s'obtenir qu'au prix d'un total lavage de cerveau. Quant à ce qui se passait de l'autre côté du miroir, je l'apprendrais plus tard.